

## Bertrand TAVERNIER



### CA COMMENCE AUJOURD'HUI de Bertrand TAVERNIER

Avec : Philippe Torreton (Daniel Lefebvre), Maria Pitarresi (Valeria), Nadia Kaci (Samia Damouni), Véronique Ataly (Mme Lienard), Nathalie Bécue (Cathy).1h57.

Directeur d'école maternelle dans une ville du Nord, sa région d'origine et celle de ses parents, Daniel Lefebvre vit avec Valeria, qui fait de la sculpture sur métaux. Son travail, qu'il prolonge par l'écriture, le passionne et le comblerait encore plus sans les ravages du chômage, de la précarité et de la détresse, leurs répercussions sur la tâche des enseignants, sur l'équilibre et la santé des enfants. Daniel et son équipe ne supportent pas l'indifférence ou la résignation, surtout de la part des institutions. Quelques incidents donnent l'alarme : la maman de Laetitia, par exemple, vient en retard chercher sa fille; de plus, elle est ivre, et fuit en abandonnant l'enfant, que Daniel raccompagne. Il découvre alors la misère de cette famille, tente d'intervenir par tous les moyens, même les plus discutables, et voudrait aussi pousser les élus, les services sociaux, etc., à réagir devant ce cas et d'autres, tout aussi préoccupants. Malgré ses coups de gueule, et l'aide de Samia, une assistante sociale qui en veut aussi, Daniel doit affronter sa hiérarchie. L'école est l'objet d'actes de vandalisme, dans lesquels est impliqué Rémi, le fils de sa compagne. Plus tragique : la mère de Laetitia s'enfonce dans le désespoir et se suicide avec ses deux enfants, drame qui déstabilise Daniel et lui fait presque perdre courage. Mais beaucoup autour de lui le pousse à rester un passionné et à continuer. Par ailleurs, Valeria, les parents, les enfants et les instituteurs organisent une fête de fin d'année particulièrement brillante, colorée et joyeuse, où tous retrouvent des raisons d'espérer.



Comme un paysan pratiquant l'assolement sur ses terres, Bertrand Tavernier aime alterner trois types de films, correspondant aux trois facettes de sa personnalité de cinéaste : les films de genre, souvent historiques, à la mise en scène efficace et souvent grandiose, lui permettent de laisser libre cours à sa cinéphilie ; les films plus réalistes, ou même documentaires, lui permettent de témoigner de son époque, en citoyen engagé ; enfin certains films plus sombres, aux sujets difficiles, sont traités de manière franchement naturaliste, et c'est peut-être là que Bertrand Tavernier est le meilleur, un auteur en tout cas .

**Coup de torchon**, **La passion Béatrice** ou **l'Appât** sont ainsi de facture naturaliste au sens de Losey, Powell ou même Melville, pour ne prendre que trois idoles du cinéaste. Les mondes refoulés, amoureux et incontrôlables qui remontent à la surface, bouleversent le monde apparent et bien réglé, et précipitent les personnages vers leur fin.

## Biographie

Né le 25 avril 1941 à Lyon, Bertrand Tavernier est le fils de l'écrivain René Tavernier, fondateur de la revue "Confluences" qui, sous l'Occupation, publia Aragon, Eluard et Michaux.

Monté à Paris après-guerre, Tavernier termine ses études secondaires au Lycée Henri IV, il y a pour camarade de lycée Volker Schlöndorff, qui lui fait connaître la Cinémathèque de la rue d'ULM. Dans la capitale, il peut enfin satisfaire pleinement sa soif de cinéophile, et passe souvent plusieurs heures par jour dans les salles. Une fois inscrit à la Faculté de Droit, il crée - avec Yves Martin et Bernard Martinand - le ciné-club "Nickelodéon" dont les présidents d'honneur sont les metteurs en scène américains King Vidor et Delmer Daves. Parallèlement, Tavernier collabore à des hebdomadaires et revues de cinéma, tels que "Les Lettres françaises", "Télérama", "Cinéma 60", "Positif" et "Les Cahiers du Cinéma" (on le remarque notamment pour ses articles sur Budd Boetticher, Jean-Pierre Melville et Robert Parrish). Puis, en 1961, il parvient à se faire engager comme assistant de Melville sur *Léon Morin Prêtre*. Après quoi, toujours par amour du cinéma et pour éviter de rester éloigné trop longtemps du milieu du septième art, il accepte des "Jobs" d'attaché de presse pour le producteur Georges de Beauregard et défend - jusqu'en 1972 - des films de Claude Sautet, Pierre Granier-Deferre, Jacques Rouffio, Joseph Losey, Sam Peckinpah, Robert Altman, entre autres.

Le cinéma ne lui inspirant jamais aucune lassitude, Tavernier trouve encore du temps et de l'énergie pour écrire des scénarios (COPIAN OUVRE LE FEU A MEXICO) pour Riccardo Freda, un cinéaste qu'il remplacera, 25 ans plus tard, sur le tournage de La Fille de d'Artagnan, et CAPITAINE SINGRID, pour Jean Leduc et participer à des ouvrages tels que " Trente ans de cinéma américain " (avec JeanPierre Coursodon) et " Le Western " (dans la collection 10/18).

## Ciné-Club de CAEN

### Critique TELERAMA

LA CRITIQUE LORS DE LA SORTIE EN SALLE DU 10/03/1999

Ces enfants, regard rivé sur leur instituteur, qui reprennent la comptine, s'amuse, et rient, puis se dissipent dans l'instant, insouciant comme on l'est à 4 ans, feraient une assez convaincante image de l'avenir. Mais il ne faut pas se fier à cette image, car l'avenir, ici, est pure illusion. Nous sommes dans le Nord, dans une de ces « zones sinistrées » sinistre expression où une humanité en friche, abandonnée à elle-même, n'a rien à léguer aux gosses que son impuissance muette... Il y a de quoi s'indigner. Tavernier en a donc fait un film. Un film poignant, digne. Et fiévreux comme la vie quand il s'agit de réagir au jour le jour, à chaud. Dans l'urgence. Exactement l'existence du héros, anti-héros plutôt. Daniel, instituteur et directeur de maternelle, fait la classe c'est son boulot mais aussi beaucoup d'autres choses et c'est son côté pompier volontaire qui se charge comme il peut de toutes les détresses qui viennent s'échouer dans la cour de son école. Qui se laissent deviner plus qu'elles ne s'affichent. Qu'il découvre au hasard de microdrames ponctuels. Une mère ne peut verser les 30 francs de la coopérative parce qu'elle en a besoin pour nourrir sa famille des biscuits trempés dans du lait pendant une semaine. Une autre s'effondre, complètement ivre, puis s'enfuit, larguant sa fillette et son nouveau-né, déboussolée autant par l'alcool que par la honte et le désespoir... Il ne suffit pas que les faits soient authentifiés par l'expérience vécue d'un instituteur du Nord, Dominique Sampiero (voir page 15) pour qu'un film prenne tournure. On redoute, d'ailleurs, dans les premières minutes que la tentation documentaire ne paralyse la fiction. Le film patine un peu, lesté d'informations, utiles certes, mais les chiffres les plus éloquentes, plantés dans un dialogue, peuvent aussi faire parler faux un personnage... Et puis, au fil de scènes courtes, rapidement enchaînées, autour de l'institut, les personnages, importants ou secondaires sa petite amie mais aussi l'assistante sociale, les profs, les parents, trouvent leur place. Toute leur place. Tavernier tient la chronique de ces vies, sur une trame assez souple pour que filtrent sans cesse des éclats de vérité non trafiquée. C'est mieux qu'un style : une attitude. Le film n'est jamais verrouillé sur des certitudes. Au contraire, à l'image de Daniel, il est traversé par tous les malaises qui s'insinuent à l'improviste dans l'action. Il s'agit parfois d'une simple incidente. Une prof proche de la retraite raconte à quelqu'un qui est hors champ on ne saura jamais qui comment elle a vu, en vingt ans, la misère tout ravager. Elle ne sait plus ce qu'elle peut encore « donner aux gamins ». Si, « de l'affection » : dernière lueur d'espoir avant le désarroi total. Jouée par une formidable actrice (Françoise Bette), c'est une confession entre parenthèses, toute simple, tranchante par sa simplicité même. Ainsi, à travers une patiente et fructueuse collecte de faits, d'attitudes, de réflexions, qui est aussi

une minutieuse géologie de la misère ordinaire, Bertrand Tavernier impose une vision plus percutante, au fond, qu'avec les quelques pics dramatiques ménagés au fil du scénario. Quand la vie se met à ressembler au plus horrible des faits divers une mère se suicide et supprime ses deux petits avec elle, la brutalité de la révélation fait paradoxalement, à l'écran, l'effet d'un artifice de cinéma... Ça commence aujourd'hui est ancré de manière crûment réaliste, et comme peu de films français le sont, dans les marges d'une société émiettée. Mais c'est la ténacité sans emphase de son héros qui illumine le film de Tavernier. Il y a cet homme, Daniel, qui côtoie sans cesse les gouffres de l'intolérable mais qui ne lâche pas prise. Remporte de minuscules victoires, souffre de défaites qui le laissent sans ressort. Puis se relance. Se motive à coups de « Qu'est-ce qu'on fait là, maintenant, tout de suite ? », « On va s'arranger » ou « je prends ça sur moi ». Et colmate les brèches. Malgré les traquenards d'un inspecteur bardé de règlements officiels, malgré les absurdités d'un système déconnecté du réel, malgré tout. Et là, il y a Philippe Torreton, acteur plus qu'inspiré, magistrale incarnation d'une éthique en marche. Concentré de conviction, d'énergie et de générosité où se mesure, finalement, la parfaite osmose entre un interprète et son metteur en scène. Dans le sillage de Daniel/Torreon, Bertrand Tavernier reste constamment de plain-pied avec le monde qu'il filme, à la fois pudique il tient le sensationnel misérabiliste hors champ et obstiné il ne cède sur rien de ce qui, on le devine, l'a ému, choqué, étonné, fait bouillir quand il a décidé de se lancer dans l'aventure. Avec ce film « de terrain », le cinéaste débusque des « problèmes » mais réussit surtout à mettre en valeur les élans et les sursauts qu'ils déclenchent. Il prouve ainsi qu'à condition de savoir la dominer l'indignation peut être une vertu féconde au cinéma - Jean-Claude Loiseau Les éditions Mango Images publient le scénario du film avec des dessins des enfants de l'école maternelle et des photos du tournage signées Jürgen Vollmer.

**Jean-Claude Loiseau**